

Ciné-Bulles

Tarentelles familiales / *Tous les soleils* de Philippe Claudel, France, 2010, 105 min

Zoé Protat

Volume 29, numéro 3, été 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64535ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2011). Tarentelles familiales / *Tous les soleils* de Philippe Claudel, France, 2010, 105 min. *Ciné-Bulles*, 29(3), 18–19.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Tarentelles familiales



Photos : Luc Roux

ZOÉ PROTAT

Après **Il y a longtemps que je t'aime**, joli succès critique et public en 2008, Philippe Claudel réalise un deuxième long métrage. D'abord romancier (*Les Âmes grises*, *Le Rapport de Brodeck*), il en signe une fois de plus le scénario. Mais les comparaisons s'arrêtent ici tant les deux films proposent des univers différents. Face-à-face douloureux entre deux sœurs liées par un secret terrible, **Il y a longtemps que je t'aime** était d'une sobriété exemplaire. **Tous les soleils** est au contraire dynamique, parfois expansif, souvent comique. Toutefois, un thème commun traverse les deux œuvres comme une lame de fond : celui du deuil. Comment vivre avec la mort, avec le poids du passé, mais surtout comment revivre et basculer du côté des vivants... Dans **Tous les soleils**, Claudel aborde cette thématique selon un angle profondément optimiste, une position plutôt rare dans le cinéma d'auteur.

Professeur de musique baroque à Strasbourg, Alessandro Regazonni vit avec sa fille Irina, 15 ans et en pleine crise d'adolescence, et son frère Luigi, anarchiste doux dingue ayant fui l'Italie dès la pre-

mière élection de Silvio Berlusconi. Il vit aussi dans le souvenir de sa femme Louise, morte tragiquement lorsque Irina n'avait que cinq mois. Veuf depuis presque toujours, Alessandro ne cherche pas à se caser : sa passion pour son métier, sa joyeuse bande de copains, son affection inconditionnelle pour sa fille et sa responsabilité de son frère lui suffisent. Du moins le croit-il... Ces derniers ne sont pas du même avis. Étouffés par la surprotection de leur père-frère, ils élaborent bientôt un plan destiné à lui redonner goût au bonheur et à l'amour.

Tous les soleils est un film chaleureux et, pour paraphraser son titre, profondément solaire. Dans **Il y a longtemps que je t'aime**, les silences, omniprésents, parlaient d'eux-mêmes. Ici, le dialogue est souvent tonitruant, exubérance transalpine oblige. « Quand on s'engueule, ma fille parle parfaitement italien », déclare Alessandro : d'où une verve bruyante, surtout lorsque le français et l'italien se mélangent. Traitant de sujets graves avec décomplexion et légèreté, Claudel propose un hommage plein de tendresse à la co-

médie italienne de la grande époque, celle qui avait conquis le cœur des cinéphiles dans les années 1970. Une comédie où le rire n'était d'ailleurs jamais bien loin des larmes. Une valse-hésitation que **Tous les soleils** reproduit avec bonheur. Chez ces Italiens nouveau genre, aucune « mamma » rassembleuse. La femme du foyer n'a que 15 ans et c'est tonton qui repasse les chemises et cuisine les *gnocchis*. Mais la famille, sacro-sainte institution, est encore au centre de la vie et des sentiments. L'amitié aussi, avec sa ribambelle de seconds rôles colorés qui ont toujours un bon mot à dire.

La grande force du scénario de Claudel s'incarne naturellement dans ses personnages, truculents et hauts en couleur. Alessandro, qui apparaît parfois trop parfait pour être honnête (il chante dans une chorale et fait la lecture aux personnes âgées et aux malades à l'hôpital), en est un exemple profondément touchant. Une telle figure de père célibataire, s'investissant totalement dans son amour pour sa fille au point de nier sa propre vie sentimentale, est plutôt rare à l'écran.



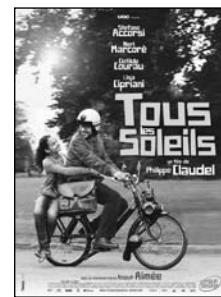
Dans ce rôle, Stefano Accorsi fait preuve d'un indéniable charisme. Il est de plus entouré de comédiens formidables. Le personnage de Luigi, le frère qui « fait sa révolution tout seul », est particulièrement réussi. Ce rebelle de salon, toujours en pyjama mais ivre de rage envers son ennemi juré, Silvio Berlusconi, exprime tout haut — et par le biais d'une excentricité irrésistible — ce que beaucoup d'Italiens pensent tout bas, à savoir que la soi-disant démocratie de leur pays n'est qu'une gigantesque mascarade. La scène où une fonctionnaire zélée examine minutieusement sa demande de réfugié politique est du plus grand comique. Et lorsque les amis d'Alessandro font cause commune afin d'imprimer un faux journal annonçant la nouvelle tant attendu (la démission du Cavaliere), le film glisse carrément dans un burlesque des plus entraînants.

Bien sûr, les ficelles de l'humour sont parfois grosses, comme lorsque Luigi et Irina inscrivent Alessandro sur un site de rencontres à son insu. D'aucuns pourront également argumenter que ce « cinéma

de papa », quelque peu estampillé qualité française, laisse froid. Il est évident qu'un film tel que **Tous les soleils** convoque le langage cinématographique de manière on ne peut plus classique. Accumulant les bons sentiments, il table sur des retournements de situation attendus. Mais il propose aussi un récit si joliment intelligent qu'on ne peut qu'y être sensible, pour peu évidemment qu'on ait l'âme romantique. Car Philippe Claudel est aussi écrivain et surtout très cultivé. La musique, au centre de la vie quotidienne d'Alessandro, occupe une grande place à l'écran. Les tarentelles baroques permettent au personnage de cristalliser une palette de sentiments que sa pudeur habituelle lui interdirait sûrement d'extérioriser. Il en va de même pour la littérature triée sur le volet, de la mythologie à l'érotisme (!), qu'Alessandro récite aux patients de l'hôpital. Tous ces mots renouvellent l'un des plaisirs certes basique, mais non négligeable du spectateur : celui de se faire raconter une belle histoire.

Passant outre les modes et les tendances, Philippe Claudel propose un film sans

âge. Une comédie ni cynique, ni décapante, ni à prendre au second degré; une comédie à l'ancienne et surtout une comédie dramatique, tablant sur des sujets simples mais très riches. Le deuil, la naissance d'un amour, le passage à l'âge adulte, l'importance des valeurs « traditionnelles » de la famille et de l'amitié, tous ces « soleils » qui permettront à Alessandro de renaître tranquillement. La scène finale, certainement kitsch, fait du bien, tout simplement. On n'en attendait pas moins. (Sortie prévue : 29 juillet 2011) ▀



France / 2010 / 105 min

RÉAL. ET SCÉN. Philippe Claudel **IMAGE** Denis Lenoir **SON** Pierre Lenoir et Stéphane Brunclair **MONT.** Virginie Bruant **PROD.** Yves Marmion **INT.** Stefano Accorsi, Neri Marcoré, Lisa Cipriani, Clotilde Courau **DIST.** Métropole Films